

Les matérialités naturelles, un ancrage terrestre

Les mots matière, matériau et matérialité ont une origine latine commune : *mater, materia*, qui signifie la « mère », la « source ». Matière, matériau et matérialité, par leurs racines étymologiques, renvoient ainsi aux origines, à l'environnement fécond et nourricier de la *terre-mère*. La matérialité, plus spécifiquement, définit la qualité de ce qui se rapporte à la matière. En ce sens, la matérialité se pose comme la valeur de la médiance¹ entre deux éléments fondamentaux : ce qui existe, la chose physique, le réel, le concret, et l'homme, dans sa capacité sensible à faire une lecture des choses matérielles.

Dans la culture occidentale, la séparation du corps et de l'esprit vis-à-vis de notre réalité naturelle et de notre réalité humaine est solidement ancrée. Elle en est devenue le paradigme de la modernité. Cette vision duale se fonde sur l'affirmation que « les phénomènes mentaux possèdent des caractéristiques qui sortent du champ de la physique² » et que l'esprit est une substance immatérielle. Cette disjonction entre matière et esprit, associée à l'artificialisation massive de notre environnement depuis la révolution industrielle, participe à l'affaiblissement progressif de la naturalité du monde et de notre degré de conscience de cette dernière. Dans le même temps, la logique comptable qui domine aujourd'hui l'écologie de nos milieux de vie reste insuffisante et inadaptée face à la dénaturation de notre existence. Comme le souligne Bérengère Hurand : « Nous espérons que la pratique rationnelle de la nature ne nous a pas transformés en gestionnaires froids des bases matérielles de notre civilisation. Pour réactiver notre attachement affectif à la nature, nous pouvons chercher à lui accorder une valeur qui ne soit pas seulement instrumentale³. » La perspective écologique actuelle paraît ainsi devoir être complétée d'une reconquête spirituelle et sensible de nos environnements naturels pour permettre d'embrayer un changement de paradigme. Ce que Claude Lévi-Strauss avait déjà exprimé dans *le regard éloigné* (1983) : « Nous apprenons [...] à mieux aimer et à mieux respecter la nature et les êtres vivants qui la peuplent en comprenant que végétaux et animaux, si humbles soient-ils, ne fournissent pas seulement à l'homme sa subsistance, mais furent aussi, à ses débuts, la source de ses émotions esthétiques les plus intenses, et, dans l'ordre intellectuel et moral, de ses premières et déjà plus profondes spéculations⁴. » En convoquant une

esthétique – au sens d'*aisthêsis*, faculté de sentir, de percevoir par les sens, d'essence matérielle –, l'anthropologue défend l'idée d'une écologie de re-fondation plutôt qu'une écologie de réparation qui corrigerait les effets dévastateurs des préceptes de la civilisation moderne sans travailler sur les causes.

La perspective d'une écologie de re-fondation semble pouvoir s'incarner dans le projet architectural par l'introduction d'une matérialité particulière. Cette dernière, que nous nommerons « matérialité naturelle », peut être définie comme la perception sensible des phénomènes naturels d'un territoire, révélés par et pour le projet architectural. Reconsidérer les matérialités naturelles serait alors réhabiliter l'idée que la nature n'est pas une ressource essentiellement physique ou biologique mais qu'elle est aussi la source de nos pensées et de nos émotions⁵ les plus anciennes, que nous sommes « reliés au monde à travers nos sens⁶ » et que « cette expérience sensorielle est le fondement de la connaissance existentielle⁷ ». Nous formulons l'hypothèse que ces matérialités naturelles, propres à chaque milieu d'implantation, peuvent aider à réactiver nos liens de chair et notre attachement affectif à la nature par un rapport plus fondamental entre elle et nous qui aboutirait à un état de coexistence plus équilibré. En ce sens, le projet architectural serait envisagé comme un médium qui vise à reconnecter l'humain à son environnement en favorisant un équilibre dynamique avec les milieux et leurs matières. Nous imaginons une architecture dispositif qui invite à écouter, à regarder et à sentir le monde afin de reconstruire un espace spirituel, poétique et sensuel. Une écoute et une observation approfondie des territoires d'intervention s'avèrent dès lors indispensables pour accorder le projet à la naturalité du lieu et entrer en résonance avec lui. Il s'agit de retrouver une prise – une *affordance* – avec le climat, le vivant ou le sol, de composer et de mettre en scène les temporalités naturelles telles que le jour, la nuit et les saisons, et d'intégrer et de révéler dans les espaces habités l'impermanence de ces phénomènes et de ces temporalités. Le vent, la pluie, la neige, la lumière, la chaleur d'un rayon de soleil, le bruissement des feuilles ou le chant d'un oiseau sont autant de flux « matériels » avec lesquels nous devons profiler les formes architecturales. Comment mieux écouter la pluie qui tombe ? Comment s'intégrer au mouvement de l'eau et au souffle du vent ? Comment mieux accueillir le rayon de soleil d'un matin d'hiver et en faire, au-delà d'un apport thermique mesuré, un moment de plaisir éveillant nos émotions et réactivant nos sensations premières dans un rapport physique à l'espace et au temps qui passe ?

Les matérialités naturelles sont également celles liées à la matière

de l'architecture elle-même, ce en quoi elle se matérialise, dans le prolongement de la nature. L'emploi de matières naturelles telles que la pierre, le bois, la terre, les fibres comme ressources de construction est probablement à même de véhiculer des émotions, voire une esthétique favorisant un rapport au monde particulier. Des matières saines, qui, au-delà d'une perspective exclusivement performancielle, présentent de véritables qualités haptiques et offrent une assurance terrienne. Elles engagent le sentiment contre le sensationnel, engagent une relation non violente et apaisée avec le monde. Elles permettent de revenir à l'essentiel. Elles opposent des fondamentaux, l'archaïque et l'archétypal, à la mode, au consumérisme et à la superficialité. Véritable alternative aux matières artificielles mortes qui colonisent nos environnements, elles convoquent une esthétique du vivant.

Faire avec la réalité de chaque milieu, c'est ainsi transformer cette matière disponible – physique et immatérielle – en source de conception. La recherche d'une matérialité naturelle interroge par là même les modes opératoires du processus morphogénétique du projet architectural. Le choix et la forme de la matière ne sont plus une décision détachée des enjeux contextuels, ou prise à posteriori d'une définition conceptuelle, mais une réalité simultanée et constitutive du projet architectural. Dans ce corps-à-corps, nous apprendrons à mieux comprendre et respecter nos ressources, à penser sobre et à faire mieux avec moins, à gagner une nouvelle indépendance face aux énergies non renouvelables, à collaborer avec le matériau et à être à l'écoute de la matière. Peut-être alors pourrons-nous concevoir et construire une architecture relevant d'une écologie de re-fondation. Une architecture signifiante qui, plus qu'elle n'en détruit, produit de la vie.

Paul Emmanuel Loiret & Serge Joly, Paris, le 10 Septembre 2016

1 « [...] la médianse se trouvait définie comme le sens ou l'idiosyncrasie d'un certain milieu, c'est-à-dire la relation d'une société à son environnement. Or, ce sens vient justement du fait que la relation en question est dissymétrique. Elle consiste en effet dans la bipartition de notre être en deux "moitiés" qui ne sont pas équivalentes, l'une investie dans l'environnement par la technique et le symbole, l'autre constituée de notre corps animal. Ces deux moitiés non équivalentes sont néanmoins unies. Elles font partie du même être. » Augustin Berque, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000, p. 128.

2 William D. Hart, « Dualism », in Samuel Guttenplan (éd.), *A Companion to the Philosophy of Mind*, Oxford, Blackwell, 1996, p. 265-267.

3 Bérengère Hurand, « Irréductible nature », in *Y a-t-il du sacré dans la nature ?*, Bérengère Hurand et Catherine Larrère (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2014, p. 19.

4 Claude Lévi-Strauss, *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, p. 16.

5 « C'est seulement quand on aura étudié les formes en les attribuant à leur juste matière qu'on pourra envisager une doctrine complète de l'imagination humaine. On pourra alors se rendre compte que l'image est une plante qui a besoin de terre et de ciel, de substance et de forme. [...] Pour qu'une rêverie se poursuive avec assez de constance pour donner une œuvre écrite, pour qu'elle ne soit pas simplement la vacance d'une heure fugitive, il faut qu'elle trouve sa matière, il faut qu'un élément matériel lui donne sa propre substance, sa propre règle, sa poétique spécifique. [...] Dans la cosmologie du rêve, les éléments matériels restent les éléments fondamentaux. » Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves. Essai sur l'imagination de la matière* [1942], Paris, Le Livre de poche, « Biblio essais », 1993, p. 9-11.

6 Juhani Pallasmaa, *La main qui pense. Pour une architecture sensible*, Arles, Actes Sud/Architecture, 2013, p. 9.

7 Idem.